

22 mai

Je n'avais plus eu de nouvelles de mes parents depuis presque une semaine. Tout laissait supposer qu'ils n'étaient pas à la maison.

Ce jour-là, le gouvernement prit la décision la plus impopulaire qui se pût inventer. Daniel Cohn-Bendit fut déclaré « interdit de séjour sur le territoire national ».

Le Général avait annoncé la veille : « Je consulterai les Français par voie de référendum au mois de juin ». Il était question d'un remaniement ministériel. Les syndicats envisageaient d'engager des négociations. François Mitterrand se déclarait « solidaire des travailleurs en grève ». Il y avait des files d'attente devant les banques. Les lycées étaient fermés. Tous les théâtres parisiens aussi. Des camions militaires assuraient une relation chaotique entre la capitale et sa banlieue. La télévision n'offrait plus qu'un programme minimum. Pourquoi, dès lors, s'en prendre à Cohn-Bendit ? Peut-être pour le motif qu'il était le seul, comme l'avait dit Sartre à l'AG de l'après-midi, à « maintenir le mouvement sur le vrai plan de la contestation ». L'intéressé, moqueur, défia le gouvernement lors d'une conférence de presse à Francfort : « On me fait savoir que je suis indésirable. Cela ne m'empêchera pas d'être à la Sorbonne le 24 mai au soir. »

Tout le monde applaudit.

L'ambiance à l'intérieur de la Sorbonne atteignit un point de surchauffe inimaginable :

— Le gouvernement nous a provoqués, une fois de plus. En interdisant de séjour notre camarade Daniel Cohn-Bendit. Il s'agit là d'une provocation volontaire qui répond à un calcul politique.

Noria des représentants des multiples comités. Prises de parole. Assemblées générales. La colère des étudiants se comprenait. Et c'était une grave erreur psychologique de la part des dirigeants. La CGT appelait à deux défilés, de Balard à Austerlitz, et de la Bastille à Haussmann. L'UNEF organisait une manifestation sur la rive droite. La tension était à son comble dans tous les camps.

— On va manquer de Guigoz, de couches et de P.Q.— prévint Rosa.

— On va y aller en début d'après-midi,— assura Chrysoula.

— Qui ça “on” ? J'ai besoin de Vincent ici. Marielle s'est trouvé un mec, elle nous fait faux bond au moindre prétexte, il y a un même de plus, et la petite Claire n'en finit pas de percer ses dents. J'ai pas envie de l'entendre hurler sans interruption.

— C'est bon, j'ai compris le message,— la tempérai-je.— Je suis bon pour une tournée de sirop Delabarre...

Ce médicament miracle à base de plantes, qui sentait le clou de girofle, était d'un emploi très simple. On s'en enduisait l'index. Et on promenait le bout du doigt sur les gencives taraudées par la poussée dentaire. Cela calmait efficacement.

— Je me charge de la petite Claire.

La pause de midi passée, tous les enfants couchés, sauf la petite Claire qui chouinait, Chrysoula se prépara.

Elle puisa de l'argent dans la “caisse” et nous quitta avec un petit signe de la main.

Je débouchai le flacon et m'en tamponnai le bout du doigt.

— Tu t'es lavé les mains, au moins ?— inquisitionna Rosa.

— T'occupe !— récriminai-je, de mauvais poil.

Ayant apaisé les tourments gingivaux de la fillette, je la déposai dans son berceau. Et décrétai une pause-pipi. Avant la reprise des travaux. Corvée d'eau. Poubelles.

Vers quatre heures, je m'interrogeai à haute voix :

— Elle en met bien du temps... ?

Rosa consulta sa montre :

— Tiens, c'est vrai. Qu'est-ce qui a pu la retarder ?

— Elle est peut-être lourdement chargée... Je vais à sa rencontre.

— Ne traînez pas, hein !

Je quittai la Sorbonne. Franchis les postes de guet étudiants et les cordons de policiers.

Descendis la rue Soufflot. Tournai à gauche. Remontai le Boul' Mich' : il y avait une pharmacie plus haut.

De loin, je vis un attroupement. Pincement au cœur. J'accélérai. Mû par un pressentiment.

Deux voitures de police stationnaient sur le trottoir. Je me frayai un passage entre les badauds agglutinés. J'aperçus la façade de la pharmacie. Ou ce qui en restait : des stalactites de verre accrochés au mastic, des éclats brillants jonchant le trottoir, les présentoirs de médicaments renversés. Une femme en blouse blanche était assise sur une chaise au milieu de l'officine dévastée. Il y avait des boîtes partout sur le sol. Des tubes. Des pastilles...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Personne ne daigna me répondre.

Je me mis à trépigner :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Un policier tourna la tête vers moi :

— Du calme, jeune homme.

— Dites-moi ce qui s'est passé !— implorai-je.

— On va vous faire évacuer,— prévint le policier.

— Je veux savoir ce qu'il y a eu ! — Et j'inventai la plus plausible des raisons à mon état d'affolement : — Ma fiancée devait acheter du lait en poudre, elle n'est pas revenue, je viens aux nouvelles. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Comme par magie, les langues se délièrent. Trois ou quatre personnes se mirent en devoir de m'expliquer :

— Il y a eu une attaque.

— A main armée.

— Des voyous ont tenté de dévaliser la pharmacie.

— Des blousons noirs, avec un pistolet.

— Ils réclamaient la caisse.

— Le pharmacien s'est défendu.

— Ils ont tiré.

— Il y a eu des victimes. Une préparatrice, je crois... et d'autres.

— Les policiers alertés sont arrivés.

— Il y a eu bagarre.

— Un policier a été blessé.

— Les flics ont forcé l'entrée.

— Tout ce qu'on a vu, c'est qu'ils ont sorti les voyous menottés.

— Ils étaient deux. Jeunes...

— Après une ambulance est arrivée.

— Deux clients ont été emmenés sur des civières.

— Qui ?

— Il y avait un vieux monsieur...

— ... et une jeune femme.

Chrysoula ! Cire fondue dans l'estomac. Tiraillement à la paupière. Je chevrotai :

— Où ? Quel hôpital ?

— On ne sait pas.

— Monsieur l'agent ! A quel hôpital ont-ils emmené la jeune femme ?

— Je l'ignore.

— Renseignez-vous !

A cet instant surgit une douzaine de policiers supplémentaires :

— Que tout le monde se disperse. Il n'y a rien à voir. Circulez !

Les gens refluent. De toute façon, le spectacle était fini.

Je restai jusqu'à l'ultime moment. M'efforçant d'interroger des témoins. Un des flics qui étaient là à mon arrivée. Personne ne put ou ne voulut m'informer. A la fin, excédés, les hommes en bleu me menacèrent :

— Jeune homme, on comprend votre souci, mais on a d'autres chats à fouetter. Alors, ou vous dégagez du milieu, ou on vous embarque!

J'hésitai. Aller au poste serait peut-être un bon moyen d'en apprendre davantage. Encore que... On me refoula avec les derniers curieux. Un cordon de sécurité isola de nous la pharmacie.

Je décidai de me poster à l'écart. D'attendre. En questionnant plus tard le pharmacien, j'avais plus de chances. Mais il n'en fut rien : on l'emmena dans une voiture venue exprès le chercher. La femme en blouse blanche assise au milieu des débris avait disparu elle aussi. La pharmacie fut mise sous scellés.

Je me retrouvai comme un imbécile, tout seul, devant une façade délabrée. Et muette.

Je me décidai à poser des questions aux commerçants alentour. Ce qui ne donna rien. Aux voisins qui avaient tout vu de leur fenêtre. Ce qui ne m'avança nullement. Aux policiers qui demeuraient en faction. Et qui haussaient les épaules...

Chrysoula avait disparu. Je ne savais pas où. Ni dans quel état. Ni pour combien de temps. De quoi se tordre les mains.. Je retournai à la crèche. Mis Rosa au courant.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?— la pressai-je.

— Comment veux-tu que je sache?

— Tu ne comprends pas ? Je ne pourrai pas continuer sans elle!

— Continuer quoi ?

— Tout ! La vie. Ça. Les manif...

Mon bonheur se brisait. J'étais abandonné. Veuf. Orphelin... Colère et désespoir me comprimèrent le cœur tour à tour. J'avais envie de meugler. De rugir. De sangloter. L'aveuglante injustice de l'événement me tailladait l'esprit. Je tournais en rond dans la crèche. Hagar. Ridiculement pathétique...

Rosa, qui avait fini par comprendre la portée de la disparition de notre « consœur », se voulut apaisante. Mais elle fit seulement valoir que, dans la situation actuelle, nous serions mal venus de casser les pieds aux forces de l'ordre en essayant de retrouver une étudiante blessée parmi des centaines d'autres. Entreprendre des recherches dans les hôpitaux était illusoire. Ils étaient tous surchargés. « Si ça se trouve, ta Chrysoula a été transportée en banlieue. Ou plus loin encore... »